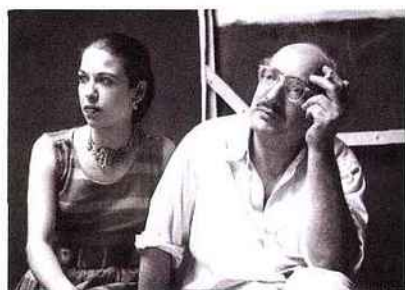




Livres



Mell & Mark Rothko assis dans l'atelier de la 53^e Rue, vers 1953

MARK ROTHKO

Le peintre qui voulait réparer le monde

Biographe de Sartre et du marchand d'art Leo Castelli, Annie Cohen-Solal s'est intéressée au plus tourmenté des grands abstraits américains. «À ceux qui pensent que mes peintures sont sereines, disait-il, j'aimerais dire que j'ai emprisonné la violence la plus absolue dans chaque centimètre carré de leur surface.» Un livre à l'image de l'artiste, sombre et lumineux.

Le nom de Daugavpils ne vous dit rien ? C'est pourtant là, dans cette ville située en Lettonie, aux frontières de la Russie et de la Lituanie, que l'un des artistes modernes les plus célèbres vit le jour. Mark Rothko y est né en 1903 Marcus Rothkowitz. La ville s'appelait alors Dvinsk, et les pogroms qui se multipliaient alentour allaient bientôt pousser à l'exil nombre de familles juives, comme celle du petit Marcus. En avril 2013, soit un siècle après sa naissance et quarante-trois ans après sa mort, un Centre Mark Rothko a été inauguré à Daugavpils, en présence des deux enfants de l'artiste, Kate et Christopher. Le jour de l'inauguration, Helena Demakova, ex-ministre de la Culture lettone, déclara que cet événement marquait aussi «le retour du judaïsme d'Europe de l'Est» dans cette ville où 90 % de la population juive fut exterminée par le régime nazi à l'hiver 1941. Christopher, lui, a préféré évoquer «un merveilleux retour aux sources» pour son père. Et avec sa sœur, ils se sont réjouis d'avoir déposé six œuvres majeures de leur collection dans ce nouveau centre culturel.

UNE BIOGRAPHIE À LIRE COMME UN ROMAN

C'est avec cette cérémonie d'ouverture, où la tension était palpable, qu'Annie Cohen-Solal commence sa biographie consacrée à Mark Rothko. Pour elle, le geste des héritiers Rothko est fondamental : il parachève l'œuvre d'un peintre qui ne cessa de souligner le rôle social de l'artiste et l'unité par l'art, seul moyen de dépasser l'Histoire, se référant ainsi au *tikkun olam*, la «réparation du monde» selon la tradition juive. Dans cette biographie rigoureuse et sensible,

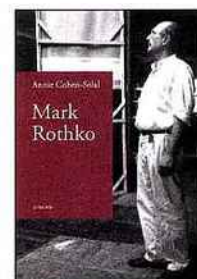
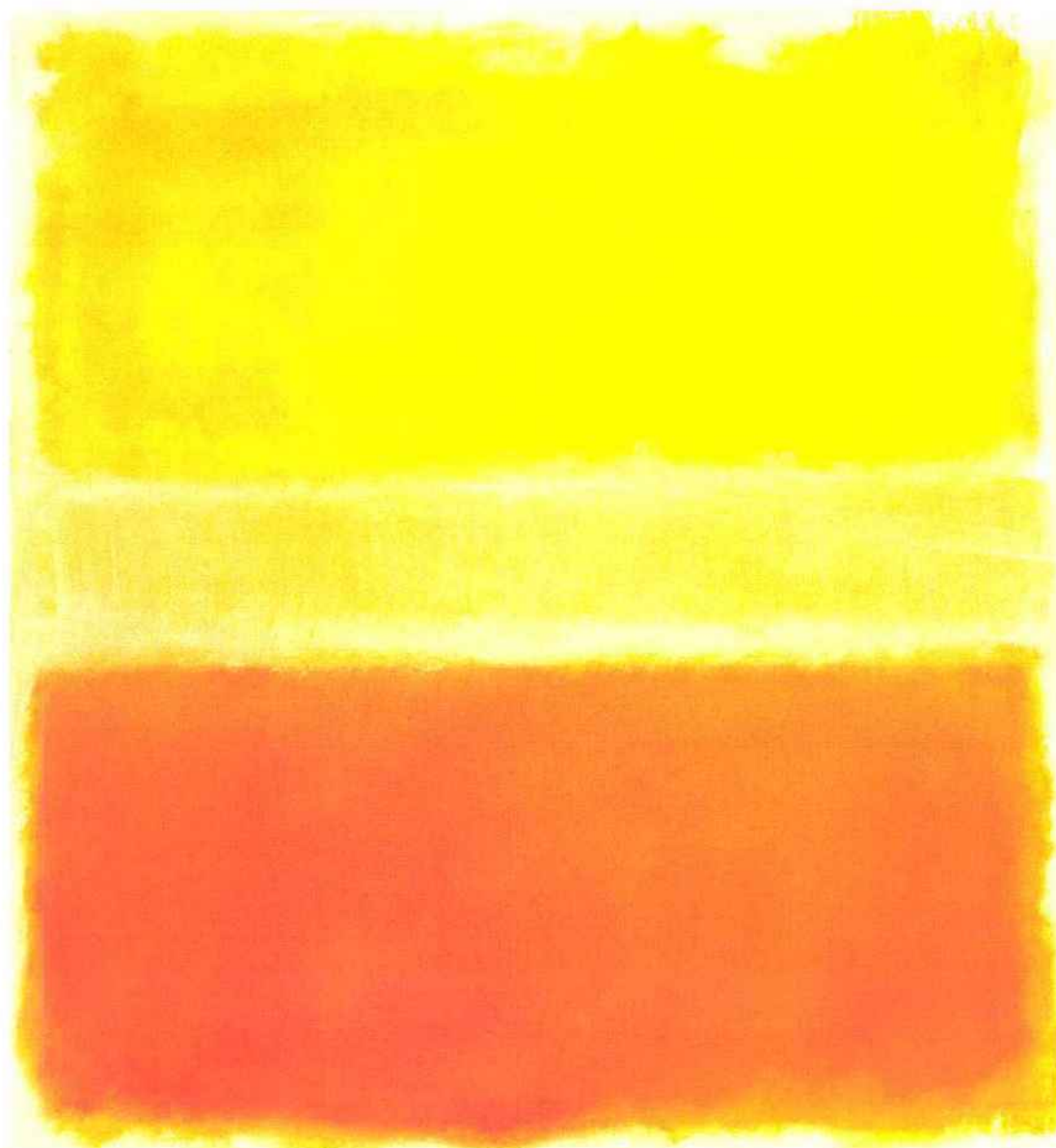
qui se lit comme un roman, Annie Cohen-Solal retrace la vie et la carrière du peintre à travers le prisme de ses racines juives, son éducation talmudique, son expérience de migrant dans une Amérique capitaliste, et confronte cet itinéraire personnel à l'un des moments clés de l'histoire des avant-gardes, celui où les artistes américains vont supplanter leurs aînés européens sur leur propre terrain de jeu. Cette Europe où Rothko vint au monde, dans une de ces «zones de résidence» réservées aux Juifs par la Russie tsariste. Alors que ses frères et sa sœur avaient eu une éducation non religieuse, face à la montée de l'antisémitisme, son père décide de l'inscrire dans une école talmudique où il suit un enseignement austère et exigeant.

Puis vient le temps de l'exil, aux États-Unis, à l'âge de 10 ans, d'abord New York, d'où la famille gagne Portland (Oregon). «Je n'ai jamais été capable d'accepter cette transplantation vers un pays dans lequel je ne me suis jamais senti chez moi», racontera-t-il plus tard. Un an après son arrivée, son père meurt et, malgré l'entraide d'organisations communautaires juives, la vie est rude. Élève brillant, il s'essaye à l'écriture, fait montre d'un engagement politique précoce, et se retrouve admis en 1921 à l'université de Yale, dans le Connecticut. Dégoûté du sort qui lui est réservé par l'élite *wasp*, il quitte l'institution au bout de deux ans sans un diplôme en poche. Les années 1920 s'avèrent être un long moment d'errance pour Rothko, qui multiplie les petits boulots avant de jeter son dévolu sur des cours de peinture dans diverses écoles d'art new-yorkaises. Il semble avoir enfin trouvé sa

voie, et le statut d'artiste, métier marginalisé par la société, sied à sa personnalité. À l'automne 1928, sa rencontre avec Milton Avery se révèle décisive. Le peintre américain va le conseiller puis l'inviter à exposer avec les autres artistes de son cercle. Plus unis par leur projet social que par des préoccupations esthétiques, ils vont créer ensemble The Ten, un groupe qui n'hésite pas à critiquer les galeries d'art américaines, jugées trop traditionalistes. Parallèlement, il devient professeur de dessin à la Brooklyn Jewish Center Academy (poste qu'il occupera jusqu'en 1952), où il peut développer ses théories sur l'art tout en travaillant à son œuvre.

AU CŒUR DES ÉMOTIONS FONDAMENTALES

Naturalisé en 1938, Marcus Rothkowitz devient Mark Rothko en 1940. La décennie sera cruciale puisqu'il abandonne peu à peu la voie de la figuration pour se risquer, avec quelques autres, à emprunter le chemin de «l'expressionnisme abstrait». Avec Barnett Newman, Clyfford Still et Jackson Pollock, Rothko fait partie des «quatre chevaliers de l'apocalypse» de l'écurie Betty Parsons. Chez la galeriste, en mars 1947, il expose ces fameuses *Multiform Paintings* qui vont devenir sa marque de fabrique et assurer son succès. Ces formes de couleur lumineuses, à la matière presque palpable, semblent flotter à la surface de la toile et cherchent à capter, comme l'expliquait leur auteur, «l'expression des émotions humaines fondamentales». L'ascension de Rothko se poursuit tout au long des années 1950 : après une exposition personnelle au MoMA de

**Mark Rothko**

par Annie Cohen-Solal

éd [Actes] Sud

280 p. - 35 €

Untitled (Yellow and Gold), 1956

New York, puis à l'Art Institute de Chicago, le galeriste Sidney Janis prend en main sa carrière, lui assurant d'importants revenus, ce que l'artiste ne vit pas forcément bien. «Plus il rencontrait le succès, plus il se sentait menacé par les maux qu'il avait lui-même dénoncés. Ce conflit avec l'argent fit de lui un homme abattu, fragile et profondément culpabilisé», note la critique Katharine Kuh. Il se brouille alors avec ses amis Newman et Still, et s'embourbe dans un projet auquel il va finir par renoncer. En 1954, en effet, il s'était vu confier la décoration du Four Seasons Restaurant, sur Park Avenue. Pour lequel

il avait imaginé de grandes fresques censées construire «une image rémanente, unie et harmonieuse». Mais la finalité mercantile de l'opération devint une source d'angoisse et, refusant que son œuvre soit interprétée comme décorative, il préfère rembourser l'énorme avance perçue et annule tout – les fresques seront finalement présentées en 1961 au MoMA avant d'atterrir à la Tate Gallery de Londres. En proie au doute, surpris par le succès public, révolté contre le marché, les collectionneurs, les critiques, il apprécie néanmoins certaines initiatives comme celle de Duncan Phillips qui inau-

gure, dans sa fondation de Washington, une «Rothko Room», ou celle de Bryan Robertson, directeur de la Whitechapel Gallery de Londres, avec qui il élabore une grande exposition monographique au terme de longues discussions fécondes sur la lumière, la couleur, l'énergie intrinsèque de ses toiles monumentales. Mais plus que toute autre réalisation, la chapelle Rothko, un lieu de méditation œcuménique inauguré en 1971 à Houston (Texas), un an après le suicide du peintre, incarne au mieux ses aspirations d'unité par l'art, que nous décrit avec justesse Annie Cohen-Solal.